couvrit ce côté de la ville. Une ligne d'épaulements, reliée aux jardins qui entourent la ville, barra la route de Cordova; enfin le pont de Jalapilla fut mis à l'abri de toute surprise. Cet ensemble de fortifications permettait d'attendre avec confiance les nouvelles attaques que Zaragoza pouvait être tenté d'entreprendre. L'hôpital de la Concordia, de 225 lits, fut consacré aux blessés, et l'hôpital de San-José, destiné aux malades, fut porté à 700 lits; un dépôt de convalescents fut installé en dehors de la ville. La manutention fut abondamment pourvue de fours en maçonnerie.

Toutefois la question capitale resta celle des approvisionnements : l'armée mexicaine s'était postée de manière à nous interdire complètement les routes de Tehuacan et de Puebla, par lesquelles on aurait pu faire entrer en quantités suffisantes des farines, des grains et des fourrages. Il ne fallait donc plus compter que sur Vera-Cruz : or, les communications avec cette place devenaient de plus en plus difficiles, et la circulation des convois de ravitaillement donna lieu, pendant quelques mois, aux incidents les plus émouvants. Le général Marquez avait été envoyé avec sa troupe de Mexicains alliés à la Tejeria, pour en ramener un fort convoi. A la nouvelle de l'attaque d'Orizaba, il revint précipitamment sur ses pas, abandonnant les voitures du convoi, puis il déclara au général de Lorencez qu'il ne répondait plus de maintenir ses soldats dans l'obéissance s'il ne les retirait au plus vite des terres chaudes. Les Mexicains des hauts plateaux craignent en effet le séjour dans ces parages, beaucoup plus que ne le font les Européens. En conséquence, Marquez proposait au général de venir s'établir avec sa troupe à Cordova, de manière à rendre disponibles les troupes françaises qui occupaient cette ville, et leur permettre d'escorter les convois entre Cordova et la Tejeria. Il fallut bien accepter cette proposition; seulement, comme les Mexicains de Marquez n'inspiraient qu'une très faible confiance, le général leur adjoignit le bataillon de fusiliers marins et une section d'artillerie de campagne. Le colonel Hennique partit alors de Cordova le 26 juin, pour conduire à la Tejeria une centaine de voitures vides, escortées par le 2e bataillon du 2e zouaves, quatre compagnies d'infanterie de marine, une section du génie colonial et deux pelotons de chasseurs d'Afrique. Il devait ramener en échange 180 voitures chargées laissées par Marquez à la Tejeria. Prévoyant les difficultés que pourrait rencontrer le colonel Hennique, averti d'ailleurs que le général la Llave concentrait ses forces entre Vera-Cruz et Camaron, le général de Lorencez subordonnant toute autre considérations aux nécessités du ravitaillement, diminua encore la garnison d'Orizaba du 2e bataillon du 99e, qu'il envoya, sous les ordres du commandant Souville, au Chiquihuite; l'intervention de ce bataillon fut des plus heureuses. Pour bien comprendre les véritables drames qui se passèrent sur la route de la Tejeria à la Cordova, il est nécessaire de se reporter à la description que nous avons donnée dans le chapitre précédent.

Arrivé le 6 juillet au Chiquihuite, le commandant Souville, n'y trouvant aucune nouvelle du colonel Hennique, qu'il pensait y rencontrer, n'hésita pas à descendre au-devant de lui jusqu'à la Soledad; 4,000 guérilleros avaient occupé ce point après le passage du colonel Hennique dans la marche sur la Tejeria, et ils se préparaient à brûler le pont de bois construit sur le Jamapa, lorsque l'arrivée inattendue du commandant Souville les fit battre précipitamment en retraite. Le colonel Hennique s'était mis en route le 5 juillet pour revenir à Orizaba, mais la marche des lourdes voitures du convoi s'opérait avec les plus grandes difficultés, à raison de cinq à six kilomètres à peine par jour, avec des mules épuisées de fatigue, sous des averses continuelles et sur des terrains défoncés. Le capitaine Percin avait été envoyé le 6 juillet au matin à la Soledad, avec un peloton de 25 chasseurs d'Afrique et une compagnie de zouaves pour reconnaître le bataillon Souville. Le capitaine Percin laissa la compagnie de zouaves à l'Arroyo de Piedras, à dix kilomètres en deçà de la Soledad, et il revenait vers elle, lorsqu'il fut assailli à moitié chemin par 150 cavaliers mexicains. Immédiatement il envoya deux chasseurs, l'un au commandant Souville, l'autre au capitaine de la compagnie de zouaves, pour les prévenir de sa situation, et lentement, sans se laisser entamer, il se replia sur la Soledad à travers des fourrés d'où le fusillaient les guérilleros embusqués : un chasseur fut blessé, deux autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi; celui qui avait été envoyé au capitaine de zouaves fut massacré,

mais son camarade arriva sain et sauf auprès du commandant Souville, et ramena une compagnie du 99e, qui ouvrit immédiatement le feu sur la guérilla, pendant que les chasseurs d'Afrique la chargeaient : elle disparut, laissant trente hommes sur le terrain.

La colonne Hennique opéra sa jonction à la Soledad le 11 juillet, avec celle du commandant Souville; elle avait mis six jours pour franchir la distance de huit lieues. Le bataillon du 99e la précéda au Chiquihuite, qu'il devait occuper, et le bataillon de zouaves qui s'y trouvait depuis le mois de juin fut renvoyé à Orizaba.

Cependant le général de Lorencez attendait avec la plus vive anxiété le convoi du général Hennique. Celui-ci n'arriva que le 21 juillet à Orizaba, mais déjà un détachement du train des équipages, comprenant 180 mulets de bât, avait été envoyé au Chiquihuite pour décharger une partie de ce grand convoi et amener des vivres à Orizaba. Lorsque le détachement parvint au Chiquihuite, le 12 juillet, le colonel Hennique en était encore éloigné de six jours de marche. On ne pouvait attendre aussi longtemps; d'un autre côté, se porter en avant sans escorte, c'était courir les plus gros risques. M. Vuillaume, adjoint à l'intendance, prit sur lui de se porter au-devant du convoi avec les 180 mulets, il le rencontra, le 13, à Palo-Verde, chargea ses mulets, et revint à Orizaba, où il était rendu au bout de quatre jours.

C'était le salut pour la garnison d'Orizaba, mais le péril de la famine n'était que momentanément écarté. Déjà la ration de pain avait été, le 24 juin, réduite de 750 à 500 grammes, les officiers, quel que fût leur grade, ne devaient en toucher qu'une. Le maïs vert fut substitué à la paille pour la nourriture des chevaux, et bientôt l'orge elle-même fut remplacée par la canne à sucre et le maïs vert. Il n'y avait d'autre remède à cette situation que la fréquence des convois de ravitaillement; on laissait à peine aux attelages le temps de se reposer. Après deux jours de repos, 108 chariots vides et 260 mulets de bât furent dirigés de nouveau sur Vera-Cruz, avec une escorte de sept compagnies du 99e, quarante sapeurs du génie et trois pelotons de chasseurs d'Afrique, commandée par le chef de bataillon Lefebvre. Cette colonne trouva le pont de la Soledad incendié : l'ennemi y avait mis

le feu aussitôt après le passage du commandant Souville et du colonel Hennique, mais on franchit sans trop de difficulté le Rio-Jamapa, au gué de San-Diego : le commandant Lefebvre repartit de la Tejeria, le 3 août, avec 80 voitures à demi-chargement, mit huit jours à remonter jusqu'à Paso-Ancho, et arriva le 17 août à Orizaba. Il avait failli trouver la route barrée par la destruction du pont en pierre de San-Raphaël, construit sur le ravin profond et escarpé de Paso-del-Macho à San-Raphaël, à seize kilomètres environ du Chiquihuite; une reconnaissance, partie de ce dernier point, dispersa la bande de guérilleros qui s'apprêtait à détruire le pont et descellait déjà les pièces importantes du tablier. On y laissa un poste de deux compagnies pour le garder. Il avait fallu également envoyer trois compagnies au gué de San-Diego, pour y protéger les travaux destinés à rendre le gué praticable pour les voitures chargées. Plusieurs fois, pendant la route, on avait dû, pour franchir certains passages, quadrupler les attelages; les flèches et les timons de voitures s'étaient brisés, et il avait fallu les réparer sur place, c'est ce qui était cause du retard. Le convoi avait été attaqué au rancho del Sordo, par une bande de 2,000 cavaliers, qui parvinrent à enlever quelques voitures, mais qui furent vigoureusement chargés par le capitaine de Foucault, avec un peloton de chasseurs d'Afrique et la compagnie de voltigeurs Chambon.

L'extrait suivant du rapport du commandant Lefebvre indique bien les difficultés que rencontraient les convois dans le trajet entre la Tejeria et le Chiquihuite : « Il fallait s'avancer avec une prudence et une attention incessantes. Une avant-garde éclaire le terrain en avant, à droite, à gauche, fouille les bois, les ravins, et ne rencontre rien. Un instant après, les bois et les ravins regorgent d'hommes à pied; derrière eux sont autant de cavaliers. Tous étaient cachés derrière un rideau de bois ou un mouvement de terrain, trop éloigné pour être fouillé; à un signal, invisible pour nous, l'ennemi vient se porter au point indiqué d'avance et attend patiemment une occasion. Si elle ne se présente pas, la troupe se disperse sans être vue, et va se porter, par des marches rapides et des détours, sur notre route et guetter une nouvelle occasion. C'est surtout au passage des ravins, des barrancas,

qu'il faut s'attendre à quelque événement. Il est rare qu'il ne s'y trouve pas quelque embuscade. Pour tenir cet ennemi en respect, il est indispensable de laisser, au passage de chaque barranca, une section d'une des compagnies de tête du convoi, jusqu'à ce que la dernière voiture soit passée. Cette troupe, toute petite qu'elle est, suffit pour éloigner le danger. Il faut, en outre, que les voitures serrent toujours, qu'elles n'aient jamais entre elles plus de trente à quarante pas d'intervalle.

Les lenteurs forcément apportées à la marche des convois présentaient cet inconvénient, qu'une grande partie des approvisionnements transportés était absorbée par l'escorte, et qu'il en arrivait à peine la moitié à Orizaba. Les préoccupations du général de Lorencez ne faisaient donc que s'aggraver. Ce fut ensuite au tour du commandant Mangin, du 1er bataillon de chasseurs, de passer par la Tejeria avec un convoi très léger, comprenant seulement quelques voitures et environ deux cents mulets de bât, requis dans tous les corps, sous l'escorte de quatre compagnies de chasseurs à pied et vingt-cinq gendarmes. Il fit la route assez rapidement, aller et retour, du 10 au 24 août, et apporta le courrier de France, mais il n'amena, avec la plus grande peine, que huit voitures qu'il avait fallu laisser en route faute de pouvoir les arracher de la vase. La mauvaise saison devait continuer pendant encore deux mois ; il était évident que le mode de transport par voiture devait être abandonné entre la Tejeria et la Soledad. Il fut décidé, en conséquence, que les voitures vides envoyées d'Orizaba seraient arrêtées en deçà du Rio-Jamapa, où elles attendraient, sur la rive droite, les mulets venant de la Tejeria, pour y verser leur chargement.

La question des transports, et surtout celle des escortes, allait être, d'ailleurs, bientôt simplifiée par l'arrivée des premiers renforts venus de France ou plutôt d'Algérie. L'empereur avait décidé l'envoi au Mexique d'un corps d'armée de 25,000 hommes, mais craignant, à juste titre, que le général de Lorencez n'éprouvât de sérieuses difficultés avec le faible effectif des troupes dont il disposait, il fit partir de suite un premier détachement de 2,000 hommes comprenant, sous les ordres du colonel Brincourt, le 1er régiment de zouaves, un escadron de chasseurs d'Afrique, deux compagnies du train,

un très fort détachement d'ouvriers d'administration. On attendait d'un moment à l'autre l'arrivée de ces troupes à Vera-Cruz, mais les péripéties auxquelles donnait lieu la marche des colonnes n'étaient pas encore terminées. Le convoi qui partit d'Orizaba le 25 août, sous les ordres du commandant Morand, rencontra, en effet, des difficultés plus sérieuses que celles auxquelles on était déjà habitué. Ce convoi comprenait deux cent cinquante mulets et soixante-dix voitures vides ; il était escorté par deux compagnies de chasseurs à pied, trois compagnies du 2e zouaves et un peloton de chasseurs d'Afrique. Les mulets devaient être ramenés avec leurs chargements, et les voitures vides laissées à la Tejeria, pour servir plus tard aux troupes de renfort dans leur marche vers les plateaux.

Le commandant Morand arrive le 29 août à la Soledad, dont le pont, comme on l'a vu, était brûlé depuis quelque temps, et où le gué de Rio-Jamapa, grossi par les pluies, était infranchissable. Le commandant essaie en vain d'envoyer un Indien à Vera-Cruz demander à la marine des moyens de passage. Toutes ses offres d'argent sont repoussées. Il cherche alors à faire parvenir quelques hommes sur l'autre rive. Un sergent de zouaves et quelques nageurs intrépides se dévouent pour établir une communication à l'aide des câbles apportés d'Orizaba, mais sans pouvoir y réussir. La colonne attend alors sous une pluie incessante, et au milieu des attaques continuelles des guérillas, que les premières troupes de renfort paraissent sur la rive gauche, dès que les eaux s'abaisseront. Mais au bout de quelques jours, menacé de manquer de subsistances, Morand recule jusqu'à Paso-Ancho, où le commandant Lefebvre, qui commandait au Chiquihuite, lui envoie des vivres. Il devient évident qu'un moyen permanent de passage du Rio-Jamapa doit être établi et protégé par un détachement.

On savait, à Orizaba, que les troupes du colonel Brincourt étaient arrivées le 28 août à Vera-Cruz avec un approvisionnement considérable de bâts. Il fut décidé que la première colonne de ces troupes serait maintenue à la Soledad en attendant quatre compagnies d'infanterie de marine qu'on devait y envoyer d'Orizaba. Malgré l'annonce d'une attaque prochaine de l'ennemi, le commandant du génie reçut l'ordre

d'expédier à la Soledad tous les matériaux qu'il pourrait réunir pour l'établissement d'un moyen de passage permanent. Il envoya en conséquence à Paso-Ancho, où se trouvait toujours le commandant Morand, des cordes, des poulies requises dans une usine d'Orizaba, des madriers trouvés à Cordova, et de gros tonneaux vides fournis par l'administration; le tout accompagné par la plus grande partie de la compagnie de sapeurs et par dix matelots choisis dans le bataillon de fusiliers marins. Rejoint par ce détachement le 7 septembre, le commandant Morand se reporta immédiatement sur la Soledad : le Rio-Jamapa n'était pas encore guéable, mais sur l'autre rive se trouvait la première colonne de renfort, composée du 1er bataillon du 3e zouaves (commandant Carteret-Trécourt), amenée par le lieutenant-colonel Labrousse avec un fort approvisionnement de vivres. Après avoir échangé d'une rive à l'autre des appels joyeux, on s'occupa sans retard d'établir un moyen de communication. Les zouaves du colonel Labrousse trouvèrent dans le village une pirogue indienne ; on la mit à l'eau en l'amarrant avec les cordes de campement des chasseurs d'Afrique. Un zouave audacieux se jeta dans cette pirogue, et la menant avec une perche, il aborda à la rive droite ; une corde fut jetée d'une rive à l'autre : les sapeurs construisirent un radeau qui, à l'aide du câble et des poulies apportés d'Orizaba, fut transformé en traille (1). Les vivres venant de Vera-Cruz purent ainsi être transbordés et chargés sur les voitures vides du commandant Morand, tandis que les voitures du colonel Labrousse retournaient à vide à Vera-Cruz. Il existait, à 300 mètres en avant du pont détruit, les traces d'une ancienne passerelle à laquelle des îlots et des rochers servaient de piles. Le génie entreprit la reconstruction de cette passerelle, qui fut terminée dans la soirée du 10 septembre, et sur laquelle purent passer en toute sécurité les mulets chargés.

Le commandant Morand avait rétrogadé sur Orizaba, où il arriva le 19. Le 1er bataillon d'infanterie de marine partit alors pour la Soledad, où il releva le détachement du colonel Labrousse. Un bataillon du 1er zouaves et un peloton du

(1) Espèce de bac que l'on fait passer d'une rive sur l'autre à l'aide d'une corde à poulie, roulant sur le câble qui réunit les deux rives.

1er chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel Brincourt, nommé commandant supérieur de Cordova, vinrent s'installer dans cette ville. Le 99e put alors rentrer au complet dans Orizaba, et le général de Lorencez se trouva assez fort pour occuper de nouveau Ingenio, où il établit les deux bataillons du 2e zouaves, deux pelotons de chasseurs d'Afrique et une section de montagne. Désormais les communications étaient assurées et tout danger de famine était conjuré, on vient de voir au prix de quels efforts.

Pendant cette période de trois mois, le moral des troupes formant la garnison d'Orizaba ne se démentit pas un instant, et cependant cette garnison comptait un grand nombre de blessés et de malades, et l'absence ou la rareté des nouvelles de France était pour tous une privation des plus pénibles à supporter. C'est dans ces circonstances qu'on peut juger de la nécessité de conserver les musiques militaires, malgré les motifs plausibles allégués pour leur suppression. Le corps expéditionnaire n'avait, outre la fanfare du 2e zouaves, qu'une musique, celle du 99e, excellente d'ailleurs, comme tout ce qui caractérisait ce beau régiment. Le général de Lorencez ordonna qu'elle jouerait tous les jours, de quatre à six heures de l'après-midi, sur la place d'Orizaba. « C'est là, raconte le prince Bibesco, que blessés ou malades en état de sortir se faisaient transporter, ou bien accouraient de toute la vitesse de leurs jambes vacillantes au bras d'un camarade, pour se sentir revivre, l'âme toute à leurs souvenirs et à leurs espérances. Quel n'était pas leur désappointement quand il fallait se retirer ! Mais ils pensaient que le lendemain c'était encore fête, et le sourire reparaissait sur leurs lèvres. »

Orizaba eut aussi son théâtre, comme le camp du plateau de Chersonèse avait eu le sien pendant le siège de Sébastopol. Seulement, au lieu d'être une baraque en planches, ce théâtre était la salle de spectacle de la ville d'Orizaba. Il n'y avait d'improvisé que les acteurs et les actrices, recrutés les uns et les autres parmi les soldats des différents régiments. Un lieutenant-colonel fut le premier directeur de cette troupe militaire organisée après l'attaque du 14 juin ; un lieutenant le remplaça quand il fut appelé dans les terres chaudes. Les représentations ne furent pas, comme celles du théâtre des

zouaves en Crimée, interrompues par la bataille. Une fois, cependant, le 10 août, pendant qu'on répétait le vieux vaudeville de Scribe, *Michel et Christine*, le lieutenant directeur poussa tout à coup le cri : « *Aux armes, les enfants! nous sommes attaqués.* » Puis, comme les acteurs, à cet appel inattendu, accouraient effarés et à moitié déshabillés, le lieutenant reprit : « Vite à vos armes! on se bat aux avant-postes. » Bientôt la troupe se trouvait au complet devant la rampe, le lieutenant faisait l'appel, et chacun, zouaves, chasseurs à pied, fantassins de la ligne, chasseurs d'Afrique, soldats du train, rejoignait sa compagnie ou son peloton. C'était une fausse alerte, ou du moins l'ennemi, chaudement accueilli par le bataillon de zouaves, n'avait pas osé accentuer son mouvement et se retira après trois heures d'un engagement assez vif, ayant payé cher son audace. Le soir, la troupe dramatique reprenait possession de son théâtre. Seul, l'artiste chargé de jouer, dans *Michel et Christine*, le rôle du vieux sergent Stanislas, avait été effleuré par une balle qui lui avait fait une légère éraflure au mollet. Il supplia qu'on lui laissât son rôle, et le lendemain 11 août, le vaudeville de *Michel et Christine* fut représenté avec un Stanislas quelque peu boiteux, ce qui ne manquait pas de couleur locale (1).

Une autre différence que présentait le théâtre d'Orizaba avec celui des zouaves de Crimée, c'est que celui-ci n'avait qu'un auditoire d'officiers et de soldats, tandis que les loges de la petite salle d'Orizaba étaient occupées par les familles mexicaines et étrangères; les officiers remplissaient le par-

(1) On sait que Stanislas est un vieux sergent qui, sac au dos, fusil sur l'épaule, revient au pays avec son régiment. Il possède un portefeuille renfermant 6,000 francs, que son colonel lui a donné sur le champ de bataille, avant de mourir. A l'aide de cette fortune, il se prépare à épouser Christine, lorsqu'il s'aperçoit que celle-ci lui préfère un jeune paysan nommé Michel; il renonce alors au mariage projeté, donne en dot, à Christine, le portefeuille du colonel et se félicite lui-même de son abnégation, en chantant :

Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Mon colonel, tu dois être content,
Je viens de faire des heureux, je l'espère,
Selon tes vœux j'ai placé ton argent.

A ce moment, il entend la marche du régiment et s'écrie : *Entendez-vous? le devoir m'appelle*, il reprend son sac et son fusil et s'éloigne en laissant les deux jeunes gens à leur bonheur. L'entrée et la sortie de Stanislas, traînant la jambe par suite de sa blessure, furent converties de plusieurs salves d'applaudissements.

terre et les galeries; la galerie supérieure était réservée à une compagnie de la garnison désignée à tour de rôle. Inutile d'ajouter que la salle était toujours comble.

Ainsi était relevé et soutenu le moral de l'armée; ainsi étaient combattus le découragement et la nostalgie qui auraient pu s'emparer du cœur des malades et des blessés. Pendant qu'il consacrait ainsi son énergie et ses soins à son armée, le général de Lorencez n'était pas exempté de tribulations personnelles. Il avait loyalement rendu compte de son échec du 5 mai et avoué les illusions trompeuses dont il s'était laissé bercer. Il avait en même temps désigné franchement M. Almonte et M. de Saligny comme ayant créé et entretenu ces illusions. Il n'avait, dans ses lettres au ministre de la guerre, rien déguisé de ce qu'il croyait actuellement être la vérité : « Notre impopularité, écrivait-il après l'affaire du 14 juin, semble n'avoir fait que croître depuis l'insuccès des libéraux devant Orizaba. Plus que jamais on doit se convaincre que nous n'avons ici personne pour nous. Le parti modéré n'existe pas, le parti réactionnaire est réduit à rien. Les libéraux se sont partagé les biens ecclésiastiques; il est facile de déduire de ce fait le grand nombre de personnes intéressées à ce que le parti clérical ne se relève pas. Personne ici ne veut de la monarchie, pas même les réactionnaires. »

Il écrivait encore le 22 juillet : « J'ai toujours le regret de ne pas rencontrer un seul partisan de la monarchie au Mexique. J'espère me tromper et je crois que, par une occupation française de plusieurs années, on pourrait y arriver : mais il eût bien fallu se garder de l'annoncer à l'avance et d'avoir un Almonte qui, du fond de nos bagages, se déclarât le chef suprême de la nation mexicaine. Aurait-on réussi sans cette lourde maladresse? Je l'ignore, mais je sais que rien ne sera possible au Mexique avec Almonte et M. de Saligny. »

Ces lettres se croisèrent avec celles qui avaient été adressées au général de Lorencez lorsque la nouvelle de l'échec du 5 mai était arrivée à Paris. Désireux de maintenir avant tout le prestige du commandement, l'empereur Napoléon III avait écrit au général, le 15 juin 1862 :

« Mon cher général, j'ai appris avec plaisir le brillant fait d'armes des Cumbres et avec peine la non-réussite de l'attaque de Puebla.